

SAINT LOUIS DE GONZAGUE AU COLLEGE BREBEUF

Misérables... 1935



"Demain, Duroy et Lepage, chez Mme Duquesne."

Chaque dimanche, l'officier de la St-Vincent nommait les visiteurs de la semaine à venir. Duroy me l'avait dit. Moi, j'étais nouveau. J'irais palper la misère pour la première fois et je me voyais déjà devant une femme creuse, très pâle, entourée de barbouillés qui sentent fort, donnant des conseils à la mère et des petites tapes aux enfants.

Ce lundi d'avril, un soleil blanc atristait la rue Verneuil. Une clarté balayée de vent cachait la pluie. J'allumai une cigarette et je pensai aux mièches, sans bonbons jamais. Un homme titubait, qui nous croisa. Nous dûmes dévier. Sa figure d'aviné s'assimilait à des cheveux roux, trop longs. Des yeux sanguinolents dans ce sac de peau de cheval. Une odeur d'ammoniaque s'échappa d'une entrée de cour. Un gaillard rubicond y fouettait son cheval qui s'était attardé... Nous parlions peu, Duroy et moi, aspirant ce privilège dont les pensionnaires abusent. Goulue, une servante nous précédait, endimanchée, s'étrangeant dans son imitation de renard. Elle avait les pieds ronds, semblables à des pinces-à-sucre. Ses traits s'abimaient à surveiller un homme drôlement livide qui caracolait autour d'une desséplatine.

"C'est en-haut", me signifia Duroy.

L'escalier craquait comme un panier de jonc. La porte s'ouvrit, remplacée par un visage hâve. Je compris la hantise des riens qui n'ont rien. Duroy demanda comment ça allait. La femme répondit que l'épicier avait apporté de la viande et du bois: "On en a pour la semaine." J'avais chaud dans cette métropole de misère, l'énerverement. Un Christ étique, sans réalité, se tortait sur une croix noire. J'entendis comme un râle étouffé.

"Y a-t-il quelqu'un de malade?", osai-je. — "C'est papa qui a pris de la bière. Il est couché".

"Antoine, reprit la mère, on dit pas ça".

L'homme ronflait si fort que je songeai à ceux qui s'éveillent dans l'éternité. Un banc gémit lorsqu'un garçon sans air vint s'y asseoir. Le grand mâchait béatement. Je situai son cas. Génê, sans savoir pourquoi, je lui tendis mon étui. Duroy questionnait, répondait, s'intéressait. Il avait l'habitude des visites. Une bouffée se fit sure, tout-à-coup, et à travers les pleurs du bébé sali, j'entendis le misérable qui mastiquait mes cigarettes.

"Pierre, crache ça, vite crache", a dit Antoine à son frère.

La vieille femme, la maman sans teint, m'a regardé, souffrante, infiniment triste.

Claude B. MONFETTE

• Héliogravure de Louis ARCHAMBAULT

DEUX CONTES DE PERRAULT (Gabriel)

En classe. Neuf heures du matin. Nous corrigeons une version latine. "Imperator", dit le Père Fortin, "ne se traduit pas par empereur, comme quelques-uns l'ont traduit; imperator veut dire général. Entends-tu, Perrault?"

— J'entends bien, mais je n'ai pas traduit imperator par empereur!

— Si, tu l'as traduit. Regarde sur ta copie."

Je regarde. Je ne l'avais pas traduit par empereur.

Mais je n'ai pas dit un mot.

Mon ami X espère aller en France aux vacances prochaines. Il m'a invité, mais j'ai dû refuser, parce que je vais en Chine.

Ce qui m'embête, c'est le train. De Montréal à Vancouver, cela doit coûter terriblement cher. Une fois à Vancouver, je m'arrangerai pour traverser à Hong-Kong, et de là, je marcherai jusqu'à Pékin, en passant par Shang-Hai.

En avant les rêves... D'ici au mois de juillet, je vais vivre dans la lune.

Ces voyages trop fréquents (ceux dans la lune, ceux en Chine, et bien d'autres encore), nuisent à mes classes et ne m'instruisent pas du tout, au contraire des vrais voyages. Pour concilier, il y aurait peut-être moyen de faire des voyages ailleurs que dans la lune?

(Extraits de mon journal.)

18 septembre 1934.

Le Père Teasdale m'a vaincu: il me faut changer. Les résolutions que je garderai cette année peuvent se résumer en trois mots: PIETE, OBEISSANCE, TRAVAIL.

Cet après-midi, Louis et moi parlions de la retraite. Je lui demande s'il avait lui aussi pris des résolutions. "Je n'en ai pris qu'une, "me répond-il. Et chose curieuse, il ne veut pas me la dire. J'insiste, il résiste. Je redouble d'efforts et je viens à bout de son entêtement: "JE VEUX REFORMER LE COLLEGE", me confie-t-il.

Je vois bien pourquoi il ne tenait pas à ce que je sache sa résolution. Est-il fou?

— "Quelle réforme prétends-tu apporter?"

— "Je veux rehausser le niveau moral et intellectuel des élèves."

Oui, c'est ce qu'il m'a dit comme ça, sans broncher. Monsieur veut brider la cavale collégiale!

— "Et quelles armes possèdes-tu pour entreprendre ta révolution?"

— "La PRIERE d'abord; le BON EXEMPLE ensuite."

Il est tardant, le gars! Pourtant, il m'avait fait l'impression d'être un bon diable, et raisonnable. En tout cas, on l'attend avec sa réforme!

23 novembre 1934.

Aujourd'hui il pleut; hier il a plu; et demain il pleuvra tout probablement. Je croyais que ce drap de neige tombé l'autre jour était bien définitivement l'hiver. Je m'ennuie. Les arbres du fond de la cour clôturée tordent leurs membres nus. Le vent du nord gicle la douche glacée. Les murs suintent. C'est jeudi: il faut passer tout l'après-midi à l'intérieur.

— "Que c'est plat! Pas vrai, Louis, que c'est plat?"

— "Non, pourquoi donc?"

— "Rien à faire."

— "Ne joues-tu plus au billard?"

— "Non, j'en suis repu."

— "Viens à l'étude libre. J'ai un beau livre à te présenter."

— "Ça ne me tente pas."

— "Alors, jouons aux échecs. Je te rends échec et mat en moins d'une demi-heure."

Je relève le défi et le reste de l'après-midi se passe au milieu de reines, de rois, de cavaliers et de fous.

6 décembre 1934.

Cet après-midi, je suis sorti sur un billet de dentiste. On y jouait "REVE D'AMOUR". Très touchant. Quelques scènes simplement grandioses. Ça doit coûter cher, filmer des scènes pareilles!

Louis, comme toujours, n'a pas voulu m'accompagner. La peur et le règlement le retenaient au collège. D'ailleurs, il paraît que ça ne l'intéresse pas. Ça a dix-huit ans à peine et c'est déjà presque insensible qu'un jésuite! Il me tombe sur les nerfs. Il a besoin de changer, ou il devra se trouver un autre ami.

22 décembre 1934.

Le soleil s'est levé lentement ce matin. Et depuis, il se traîne avec paresse. On jurerait même qu'il s'arrête parfois. Il fait exprès, le coquin. Il sait que lorsqu'il descendra dans l'eau ce soir, nous partirons... et il retarde.

Aujourd'hui, j'acc u m u l e gaffe sur gaffe: c'est jour d'amnistie générale!

Avant de partir, je vais serrer la main aux amis. Louis m'invite à le visiter chez lui. Je fais une promesse vague. Il ne me verra certainement pas chez lui: on doit y être en oraison perpétuelle. Il me souhaite toutes sortes de bonnes choses et entre autres: "de comprendre le jour de Noël." Il ne changera donc jamais!

ROLLAND POIRIER A REUSSI LA MEILLEURE COMPOSITION DU COURS UNIVERSITAIRE

24 février 1935.

Il m'est arrivé une petite aventure ce matin.

J'étais avec le groupe. Jean sort une bonne farce. Je ne veux pas rester en arrière et je leur conte la dernière histoire entendue. C'était un peu cru... mais entre amis...

Et voilà que Louis devient tout rouge et nous flanque là. Nous le laissons partir.

Cet après-midi, je le rencontre en récréation et lui demande la raison d'une telle conduite. Alors, il me regarde avec un air et me demande à son tour: "Pourquoi as-tu raconté cette saleté? C'était assez mal de la savoir, il ne fallait pas s'en vanter."

Je n'ai pu lui répondre et depuis je me demande en effet pourquoi je l'ai conté. J'aimerais bien mieux ne l'avoir jamais su. En tout cas, je commence à me dire que le plus fou des deux n'est peut-être pas celui que je pensais.

19 avril 1935.

VENDREDI SAINT.

Le Christ va mourir cet après-midi. Et il fait beau. Je sais que je devrais me reposer sur moi-même et réfléchir sur la Rédemption. C'est inutile, je suis incapable.

Ce matin, j'allais chercher des missels à la chapelle, je m'agenouillai pour prier.

En me retournant, j'aperçois Louis, tout près de la colonne. Lui ne m'a pas remarqué, il regarde l'autel. Mais, est-ce qu'il pleure? C'est trop fort, Louis pleurer! C'est vrai, pourtant, il pleure.

essayait sa vigueur d'été. De frères hépatiques, de timides sanguinaires, les longues uvulaires déjà n'avaient plus froid. La brise dansait dans le feuillage jeune. Un écurieil gris poursuit son frère voleur de glands: tous deux s'agrippent d'un bond aux branches du noyer, sautent plus loin, puis, hardis, élégants, disparaissent dans les buissons vert tendre.

Je vivais aussi. Nous regardions sans dire un mot, puis nous repartions en continuant la conversation interrompue.

"N'a-t-on pas raison d'appeler le mois de Marie le plus beau de l'année?" Un dialogue s'engage sur la Mère du Christ. Je me surprends moi-même à tant parler. Je pose des questions à Louis. Il s'enflamme, ses yeux brillent, il est joyeux, il est sur son propre terrain.

SUIS-JE EN SANTE? peut-être me connaît-il mieux que je ne pense. Craindrait-il pour ma santé? ma santé spirituelle?

Nos promesses de retraite me reviennent à la mémoire: PIETE - OBEISSANCE - TRAVAIL. Ne suis-je pas plus bas qu'avant la retraite? REFORME: le BON EXEMPLE.

Pourquoi lui résister plus longtemps? si je l'imitais un peu, si je devenais meilleur? S'il est capable, lui, d'être bon, pourquoi pas moi? Il est bâti comme moi, de chair et d'os, d'une âme aussi, avec son idéal et ses tendances...

Le règlement: pourquoi ne pas le suivre, comme lui, non pas par crainte ou intérêt, mais... tiens, au lieu d'écrire tout cela, je vais faire le devoir assigné à cette étude.

Et moi, je suis si bête!

19 juin 1935.

Dernier jour au collège; nous partons demain.

Louis m'a confié un grand secret. Il entre chez les Jésuites au mois d'août. Sa retraite fermée l'a décidé. Si jeune! et le bel avenir qu'était le sien! Il ne le va pas encore dit à ses parents. Ils se montrèrent hostiles, j'en suis sûr. Louis veut que j'aie passer deux semaines chez lui pour l'aider à persuader son père. J'ai accepté.

Il faisait si beau! Tout vivait autour de nous. Les oiseaux travaillaient en chantant, mettaient les dernières brindilles aux nids. Le soleil

Ce secret, que j'attendais, me réjouit et me peine à la fois. Je suis heureux pour Louis: il a trouvé sa place. Le monde n'est pas fait pour lui: "ad majora natus est." Il a choisi la meilleure part.

Mais je m'attriste de me le voir arracher. Je le connais depuis un an à peine, et pourtant, c'est mon meilleur ami, un VRAI, avec qui on peut parler, à qui on peut tout dire, parce qu'il nous comprend.

Il m'aidera mieux de là-bas, ça me console un peu. Mais serai-je aussi fort sans lui? C'est étonnant l'influence qu'il a eue sur moi en dix mois. Aimable pour tous, affable, simplement poli, serviable et souriant, mais fier au bon moment, discret, joyeux, est-ce vrai que Louis s'en va?

REFORME: PRIERE et BON EXEMPLE. En septembre, je risais de tout cela et je prenais Louis pour un fou. Et j'ai été le premier à me faire prendre, et je suis tout heureux d'avoir été pris! M'eût-il annoncé en septembre qu'il se ferait religieux, j'aurais éclaté, et j'aurais été fier de me débarrasser de lui.

Aujourd'hui, je l'admire, je l'approuve, j'ai peine à le voir partir. L'an prochain sera triste.

Mais pourquoi ne pas faire comme lui? pourquoi ne pas prendre pour moi sa résolution de septembre dernier? pourquoi ne pas mériter des imitateurs? suis-je si bête? suis-je moins homme que Louis? Essayons. C'est décidé: me réformer d'abord!

Et puis, pour 1935-1936, ma devise: réforme de mes compagnons par la PRIERE et le BON EXEMPLE.

Rolland POIRIER, Belles-Lettres.

M. l'abbé Groulx (Suite)

Dans un premier article, je vous ai donné un bref aperçu de la jeunesse de l'abbé Groulx. Nous allons continuer nos études sur ce grand historien; s'il a vieilli physiquement, il est resté jeune d'esprit. Il n'a jamais renié, comme certains hommes de notre élite, les magnifiques idées qui ont été les directrices de sa vie.

L'abbé Groulx est un véritable historien; il dit toute la vérité même s'il lui en coûte. Voilà pourquoi ses premières études sur "Nos luttes constitutionnelles" et "La Confédération" lui ont causé des difficultés à l'Université. Le premier volume est un exposé de la constitution anglaise et de la conquête de nos libertés politiques. M. Thomas Chapais affirme que nous les devons toutes à la générosité de l'Angleterre. L'abbé Groulx prouve au contraire que la mère-patrie a dû céder à des circonstances, à des imppondérables qui ont exercé sur sa volonté de fer une irrésistible pression.

De son ouvrage sur la Confédération, les Pères ne sortent pas précisément grand libéré. Au lieu de contribuer à notre liberté vis-à-vis de l'Angleterre, ils ont resserré les liens qui nous unissent à elle. L'idéal de l'historien a toujours été la création d'un Etat Français, le divorce avec l'Union de 1840. L'abbé Groulx sent bien que son idéal d'Etat Français est maintenant irréalisable. Pourtant ça serait si beau... "S'IL FAUT A NOTRE PEUPLE UNE ESPERANCE QUI LE GUERISSE DU VERTIGE DE LA MORT, DONNONS-LUI CELLE-LA MEME QUI FUT SA RAISON DE VIE." Il dit un peu plus loin: "DEPUIS LA CONFEDERATION NOUS AVONS DISCONTINUE LA RACE, CE FUT L'ARRET D'UNE HISTOIRE, L'INTERRUPTION D'UN EFFORT QUI DEPUIS DEUX CENTS ANS COORDONNAIT VERS LA FIN NATURELLE, LES ENERGIES DE LA NOUVELLE-FRANCE." Que vaut cette idée d'Etat Français indépendant? quelle belle série d'articles l'on pourrait écrire pour l'étudier.

Dans son volume "Vers l'émancipation" l'auteur prouve que l'acte de Québec fut rédigé l'oeil fixé non sur Québec mais sur Boston. L'abbé Groulx s'est lancé dans tous les genres, même le roman. "L'Appel de la Race" et "Au Cap Blomidon" ne répondent pas à la véritable définition du roman. L'auteur l'avoue lui-même: "Je n'ai jamais fait de roman." Ces deux ouvrages constituent une mine d'idées stimulantes, ils ouvrent notre esprit à des problèmes aigus, qui nous intéressent nous, Canadiens français.

En 1930 et 1934 l'abbé Groulx fait publier chez Granger "L'Enseignement Français" au Canada. Ces volumes sont de vrais chefs-d'oeuvres. L'historien étudie l'enseignement dans le Québec. Le deuxième volume consacré aux écoles des minorités françaises en Ontario, au Manitoba, en Acadie constitue, dit M. La Vergne "le plus formidable réquisitoire contre la duperie qu'ont été pour nous la Confédération et la veulerie égoïste, la lâcheté abjecte des grands hommes de nos deux partis politiques durant les dernières soixante années". L'oeuvre de l'abbé Groulx n'est pas encore terminée, elle commence plutôt. Notre Historien se doit de nous donner une histoire complète, définitive.

En février dernier, au congrès de l'A.C.J.C. un étudiant, qui voulait s'illustrer, a prétendu que nous n'avions ni littérature ni chef. Il ne veut pas avoir lu M. l'abbé Groulx. Le maître de la jeunesse. Toute son oeuvre est d'une actualité saisissante. Le problème de notre survivance et du nationalisme canadien-français se pose aujourd'hui plus que jamais. Nous trouverons dans les livres de M. Groulx les seules solutions admissibles et dignes de nous. Avec M. Asselin saluons en M. l'abbé Groulx "UN MAITRE DE STYLE, UN MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE, UN MAITRE DE REFLEXION ET D'ENERGIE PATRIOTIQUE", NOTRE MAITRE, PAUL LABERGE.